



O h mon Dieu.
Je cligne des yeux face à l'énorme araignée perchée au sommet de la rose couleur mandarine, un monstre de la taille d'une main, avec de grands yeux perçants et des pattes couvertes de poils. La fleur à la tige flexible s'échappe de mes doigts et s'écrase sur la table en bois, suffisamment fort pour me faire sursauter. L'araignée ne s'enfuit pas.

J'envisage de laisser la rose où elle est et de reculer très lentement, mais que faire si l'araignée s'éloigne et disparaît dans un coin sombre du magasin de fleurs de mes parents ? Ou, pire encore, si elle grimpe les escaliers jusqu'à ma chambre ?

C'est le genre de moment où mon père intrépide me manque énormément. Nicolas Bloom était mon héros, mon chasseur d'insectes, de cauchemars, mon blagueur, mon faiseur de sourires. La seule chose qui lui a toujours fait peur, c'est de perdre ma mère – de me perdre aussi, mais surtout Maman. Le plus grand amour de sa vie.

Je saisis la rose à bout de bras. Elle oscille comme un roseau tandis que je me déplace avec précaution sur les dalles vertes. Le carillon au-dessus de la porte vitrée du magasin de fleurs résonne. Je suppose que c'est ma meilleure amie, Bryn, qui

sort enfin de son dîner familial de six heures. Au lieu de cela, je tombe sur le client que j'aime le moins.

—Tenez la porte s'il vous plaît, monsieur Valenti !

Il fronce les sourcils en voyant la rose que je vais planter dans le bouquet de sa femme dès que je me serai débarrassée de la décoration vivante qui se trouve au sommet. Merde. Et s'il annulait sa commande hebdomadaire à cause de cette bestiole ? En essayant de déplacer la fleur hors de son champ de vision, je remarque que son regard est braqué sur mon décolleté. Je n'ai jamais été aussi contente de l'obsession de ce salaud pour ma poitrine.

—Je reviens tout de suite.

Je sors sur le trottoir sombre de Boston battu par la pluie.

—Allez, petite chose poilue. Il est temps de filer.

L'araignée ne bouge pas. J'agite la longue tige. La créature me lance un regard cinglant. De l'autre côté de la rue, j'aperçois Logan, le blondinet, en train de verser un cocktail dans un verre à martini. Je suis tentée de traverser la rue et de lui demander de l'aide. Il vient du Sud, et les hommes du Sud n'ont pas peur des insectes, du moins je l'espère.

Je pose un talon aiguille sur la route. Il atterrit tout droit dans une flaque d'eau. Beurk. Rien de tel que de l'eau sale à l'intérieur d'une chaussure. Avant de faire un pas de plus, je scrute l'espace entre les véhicules garés, à la recherche d'autres flaques de boue.

La roue d'une voiture m'éclabousse le visage et un coup de klaxon m'agresse les tympans. Je lâche la rose, qui s'envole juste au moment où une voiture de sport de luxe noire évite *in extremis* de me réduire en bouillie.

Bien que la quasi-collision soit essentiellement ma faute, je jette un coup d'œil furieux au conducteur, qui n'a même pas eu la décence de ralentir en me dépassant. Mon regard s'accentue lorsque je lis sa plaque d'immatriculation : *Hadez1*.

Je pose les mains sur les hanches en plissant les yeux, même si je n'ai aucun moyen de discerner de quel membre de

la famille il s'agit. L'oncle ? Le cousin ? Le petit frère ? Ou le plus maléfique de la bande, Tarian Hadez, célibataire distant, connard hors pair et meurtrier autoproclamé ?

Les feux arrière épurés se reflètent sur la rue détremmée par la pluie, la peignant en rouge écarlate, à la manière d'une traînée de sang métaphorique. C'est tout à fait macabre venant de l'homme qui, selon les rumeurs, aurait tué des centaines de personnes au cours de ses trente années de vie, notamment son propre père.

Les lèvres pincées, je retourne à la boutique où M. Valenti attend patiemment son bouquet, ou de reluquer de nouveau mes seins. Là où ma mère est persuadée que cet homme est un romantique – quand elle se souvient de qui il est, ce qui, ces derniers temps, n'est pas si fréquent –, je suis convaincue que ce père de trois enfants, *marié* et *heureux*, est en fait une fouine infidèle.

— Désolée de vous avoir fait attendre.

J'essaie de sourire, mais je suis presque sûre que c'est un tic facial, surtout quand les yeux de M. Valenti s'attardent sur ma poitrine opulente, que je maintiens avec des soutiens-gorge de sport lorsque je suis au travail.

— Comment va votre charmante mère ? me demande-t-il.

— Elle va très bien.

Ce n'est pas le cas, cependant je ne veux pas révéler son déclin à cet homme. J'en parle à peine avec Bryn, surtout parce que je ne veux pas ressasser la maladie d'Alzheimer de Maman.

Je souille le carrelage de gouttes d'eau que je vais devoir éponger, car un procès nous ferait crouler sous les dettes. D'un autre côté, je n'aurais plus à m'occuper de la boutique. Je chasse cette pensée égoïste de mon esprit. J'ai déjà perdu mon père et en partie ma mère ; je ne perdrai pas Bloom's Blooms, leur fierté et leur joie.

J'évite le treillis que Papa a transformé en mur de plantes grasses avant sa mort pour revenir au bouquet de M. Valenti.

Je renonce à enlever les épines de ses deux douzaines de roses moins une, impatiente de faire sortir cet homme de mon magasin.

— Pourquoi avez-vous jeté une fleur à Tarian Hadez ? s'enquiert Valenti.

C'était donc la voiture de Tarian...

Le visage de l'individu inonde le dessous de mes paupières. Des traits saillants, une musculature sèche et des yeux, paraît-il, à l'image de sa chevelure et de sa personnalité : noirs comme les égouts de notre ville.

À travers le treillis, je surprends Valenti en train de tripoter les sépales de l'orchidée brassia jaune qui se trouve à côté de la caisse. C'est un miracle que la plante ne se flétrisse pas.

— Pourquoi les femmes sont-elles si fascinées par cet homme ?

Parce qu'il est immensément riche, immensément puissant et immensément dangereux. *Assassin chic*, comme j'aime à le dire, ce qui me vaut chaque fois un roulement d'yeux de la part de Bryn.

Je hausse les épaules.

— Ça me dépasse.

— Vous venez de lui lancer une fleur.

Je regarde Valenti en haussant un sourcil. Pense-t-il que j'ai lancé cette rose pour attirer l'attention de Tarian ? C'est dégoûtant. Pour que cet abruti cesse de croire que je souffre d'hybris-tophilie, je lui réponds d'un ton impassible :

— C'était un stratagème de marketing. J'essaie d'attirer plus de clients.

— Pour le magasin de fleurs ?

Beurk.

— Oui, pour le magasin de fleurs.

Je grimace encore lorsqu'il ajoute :

— Si vous avez besoin de vous faire de l'argent rapidement, je peux vous mettre en contact avec un homme qui vend des pilules.

Cela déclenche tout un tas de sonnettes d'alarme.

—J'aime autant ne pas m'allier à la mafia.

Je déroule la ficelle de la bobine géante clouée au mur et l'enroule autour des tiges, avant d'envelopper le bouquet d'une feuille de papier kraft marron.

—Ce n'est pas la mafia. C'est l'anti-mafia.

Bien sûr, et moi je suis un chihuahua métamorphe avec un penchant pour les tâches ménagères.

—Vous avez peut-être entendu parler d'eux, poursuit Valenti. Les Chasseurs Célestes.

Je retiens ma respiration, car j'ai *effectivement* entendu parler de l'énigmatique milice anti-Hadez.

—Je pense que je vais m'en tenir aux fleurs.

J'appose notre logo autocollant d'une grande frappe sur le papier.

—Mais je vous remercie. J'apprécie vraiment votre intérêt.

Son regard se baisse de nouveau sur mon décolleté. Je me précipite à la caisse pour enregistrer son achat. Pendant qu'il glisse sa carte de crédit platine dans l'appareil, je scrute le plafond, où résonne un jingle familier d'émission culinaire annonçant le début d'une pause publicitaire. Maman regarde cette chaîne de l'aube au crépuscule. Autrefois, c'était une grande cuisinière – elle a même écrit un livre de recettes dans lesquelles elle utilisait des fleurs, et c'est ainsi qu'elle a rencontré Papa –, aujourd'hui, elle se contente de regarder l'écran d'un air apathique.

Le terminal de paiement crache le reçu de M. Valenti. J'imprime la copie destinée au client et la place sur le bouquet posé sur le comptoir. Habituellement, je lui tends le ticket, mais ses doigts trouvent toujours le moyen d'effleurer les miens.

—Magnifique, dit-il à mes seins tout en reniflant ses roses. Prenez une semaine pour réfléchir à ma proposition commerciale. Mieux encore, je vous enverrai directement la personne.

Ça, jamais de la vie.

—Merci, mais ma voisine est une toxicomane en voie de guérison, alors il vaut mieux que je ne l'expose pas à tout ça.

Je me dirige vers la porte et l'ouvre d'un coup de hanche. Je sais que ce n'est pas très subtil, mais cet homme ne mérite pas d'être traité avec tact.

—Il y a beaucoup d'argent à gagner, insiste-t-il en jetant un regard vers le ciel sombre, qui inonde le trottoir d'une pluie tranchante comme des lames de rasoir. Nous en reparlerons la semaine prochaine.

—Très bien. J'ai hâte d'y être.

Il s'attarde sur le seuil.

—Vous avez du temps libre ?

—Non.

—Vous travaillez sept jours sur sept ?

—Oui.

Si seulement nous n'avions pas besoin de ses achats, je le pousserais directement dehors.

—C'est inhumain.

C'est ce qu'on appelle être une fille dévouée, qui ne peut se résoudre à interner sa mère.

—À quelle heure fermez-vous ?

Je regarde le comptoir, sous lequel je cache une bombe lacrymogène. J'ai toujours voulu l'utiliser. Le moment est peut-être venu...

—Tout de suite, en fait.

Valenti consulte les horaires d'ouverture affichés sur notre porte, son regard s'attardant sur l'heure de fermeture, fixée à 19 heures. Il n'est pas tout à fait 17 h 30.

—Je dois fermer plus tôt. J'ai des livraisons.

Malheureusement, aucune livraison ne m'attend.

Depuis que la boutique ultramoderne Fleur-de-Lys a ouvert deux rues plus loin, offrant aux clients des réductions en fonction de leur âge, Bloom's Blooms se fane aussi vite que la mémoire de Maman. Au rythme où nous allons, nous n'aurons

plus les moyens de payer le loyer en octobre, si tant est que nous puissions tenir jusque-là.

J'agrippe le rebord de la porte un peu plus fort. J'ai l'impression que les murs de briques recouverts de lierre se referment sur moi et que les plantes en pot siphonnent tout l'oxygène.

Un crissement de pneus me sort de ma spirale. Pour une raison que j'ignore, je m'attends à ce que le véhicule soit noir et au ras du sol, mais il est argenté, et la personne au volant n'est pas un énorme extra-terrestre en colère, ni une divinité venue se plaindre que ma rose a fait un trou dans son pneu ou brisé son pare-brise.

Oui, extra-terrestre et divinité. Ce sont les deux qualificatifs les plus couramment employés pour décrire les milliardaires qui ont débarqué de leur jet privé à Hanscom Field il y a trois décennies et qui se sont lancés dans une frénésie d'achats à travers les États-Unis, s'emparant de bâtiments, de gratte-ciel, de centres commerciaux, de champs, d'entrepôts, de banques, d'établissements d'enseignement supérieur et d'entreprises.

À mon humble avis, les Hadez ne sont ni des dieux ni des extra-terrestres. Ce sont des étrangers trop influents et trop riches, qui devraient retourner sur leur île enchantée de l'autre côté de l'Atlantique. Celle qu'ils ont baptisée *Atlantide* après la découverte d'une mine remplie de diamants bleus. Les images de ce légendaire trésor abondent sur Internet, même si tous les drones qui se sont aventurés au-dessus de la masse continentale ont été abattus, que tous les bateaux qui ont navigué trop près de ses côtes ont été coulés, et que l'industrie du tourisme y est inexistante.

Bryn émerge de la voiture argentée, ses courtes mèches blond vénitien se balançant contre les énormes anneaux dorés plantés dans ses lobes d'oreilles.

—Je ne pense pas que vous ayez le droit de vous garer comme ça, lui signale Valenti en regardant ses jambes recouvertes de cuissardes noires et d'une minijupe en cuir.

Bryn affiche un sourire en coin en haussant les sourcils.

Le conducteur derrière la voiture garée en diagonale klaxonne, avant de la contourner en maudissant Bryn, qui lui fait un doigt d'honneur.

Je me colle contre la porte du magasin en croisant les bras.

—Tu as cambriolé une concession Audi ?

Elle fait tourner un trousseau de clés accroché à une breloque Louis Vuitton.

—Petit cadeau de Saul.

—Saul t'a offert une voiture ?

—Une à Macrazy et une à Maman aussi. Même si celle de Maman a été livrée avec un chauffeur, ajoute-t-elle, la mine renfrognée.

—Saul ? Comme dans Saul Hadez ? demande Valenti, toujours en train de jouer à l'empêcheur de tourner en rond.

Je regarde l'homme, suppliant secrètement Bryn de se débarasser de lui.

Elle jette ses clés dans un fourre-tout en cuir matelassé, qui semble aussi neuf que sa voiture.

—J'ai réussi à obtenir les deux derniers rendez-vous de la journée pour les MST. Prête, Callie ?

J'étouffe un petit rire de surprise, puis j'avale ma salive entre deux salves de toux. *Sérieusement ? Des MST ?*

M. Valenti se racle la gorge.

—Je ferais mieux d'y aller, déclare-t-il finalement. Vous devriez faire attention à Saul, et à toute cette famille, ajoute-t-il au bout d'un moment.

Le papier kraft craque contre son torse.

—D'accord.

J'ai répondu avant de prendre conscience que cela pourrait lui donner une raison de rester.

—Passez le bonjour à Mme Valenti, gazouille Bryn au moment où il s'apprête à reprendre la parole.

Elle lui affiche son fameux sourire de concours de beauté – beaucoup de lèvres, un soupçon de dents.

Quelques secondes plus tard, l'homme n'est plus qu'une silhouette floue sous la pluie incessante.

Bryn entre à grands pas dans la boutique, chassant une mèche de cheveux humide de son visage.

—Puisque tu n'as pas pu venir à la fête, je la fais venir à toi, annonce-t-elle en sortant une bouteille de vin rouge de son sac, faisant tinter ses bracelets de perles.

—Une fête ? Je croyais que c'était un dîner de famille ?

—Oui, mais ça s'est transformé en fête.

Elle contourne le mur de plantes grasses jusqu'à la commode en bois, ses talons claquant sur le sol. Elle ouvre un tiroir, puis cherche le tire-bouchon en forme de fleur qu'elle m'a gentiment offert lorsqu'il est devenu évident que Maman ne tiendrait plus la boutique.

Je désigne sa voiture argentée d'un signe de tête.

—Alors... la voiture ?

—Un cadeau pour la fête.

—Oublie notre *urgence gomorrhéenne*. Que la fête commence.

Bryn plante le tire-bouchon au sommet de la bouteille en ricanant.

—Les cadeaux étaient réservés aux futures Hadez, précise-t-elle.

Ma mâchoire se décroche au moment même où le bouchon saute.

—Ta mère et Saul se sont fiancés ? Ils sortent ensemble depuis une minute et demie !

—Le véritable amour n'attend pas.

Elle ne se donne pas la peine d'aller chercher des verres, préférant porter le goulot directement à ses lèvres. Après avoir bu une grande gorgée, elle me la tend.

Je la serre contre ma poitrine.

—Tu vas être liée à ces gens.

Ses yeux ambrés se mettent à briller.

—Bien sûr ! *Bryn Hadez*, je trouve que ça sonne bien, non ?

—Tu n’as jamais adopté le nom de famille de ton père, et tu envisages de prendre celui de ton beau-père ?

—Je ne le changerai pas pour Saul. Je le changerai pour Malachi.

—Je suis quand même perdue.

Elle écarte les bras.

—Tu as devant toi la future Mme Malachi Hadez.

—Il a fait sa demande aussi ?

—C’est en cours.

Elle pointe le menton en direction de la bouteille en ajoutant :

—Tu comptes la boire ou la serrer dans tes bras ?

Ma meilleure amie veut devenir l’une des leurs ? Je serais moins surprise si une caravane pleine de licornes s’écrasait sur la devanture du magasin.

—Oh, et devine sur qui Macrazy a des vues ?

Connaissant l’intrigante demi-sœur de Bryn, il pourrait s’agir de n’importe quelle personne figurant sur la liste des milliardaires de Forbes.

—Qui ?

—Tarian.

Mon cœur se met à battre la chamade contre la bouteille, faisant vibrer le vin qu’elle contient.

—Mackenzie s’intéresse à un homme qui a assassiné son propre père ?

—Cette fille épouserait un détenu s’il était assez riche, répond-elle en libérant la bouteille de ma poigne. Tu te rends compte que je suis sur le point de gagner le statut de divinité ? ajoute-t-elle en la brandissant.

—Les Hadez ne sont pas des dieux. Ce sont des monstres.

—Aux dieux et aux monstres !

Elle me fait un clin d’œil, et même si c’est elle qui boit, c’est ma tête qui tourne. Ma meilleure et seule amie est sur le point de jouer la maîtresse de maison avec les hommes les plus dangereux de Boston.